

es

Les héros de notre enfance

Fifi Brindacier, Goldorak, Mario Bros., Son Goku. Leurs innombrables passages dans le petit écran ont bercé l'enfance de différentes générations. Cette semaine, « Le Soir » a dressé leurs portraits. Pour que les plus jeunes d'entre nous découvrent les héros de l'enfance de leurs parents. Et les parents, ceux qui ont fait rêver leurs enfants...

5/5

TÉLÉVISION

« Dans la fiction pour enfants, les filles sont sous-représentées »

Pourquoi un personnage fictif marque-t-il une génération plutôt qu'un autre ? Pourquoi nos héros sont-ils si rarement des héroïnes ? La chercheuse Sarah Sepulchre analyse l'empreinte laissée par les personnages qui ont marqué notre enfance.

ENTRETIEN

LORRAINE KIHIL

Fifi Brindacier, Goldorak, Mario Bros., Son Goku... Pendant quatre jours, *Le Soir* a tiré pour chaque décennie le portrait d'un de ses héros d'enfance. Une liste forcément partielle et partielle, point de départ d'une discussion avec Sarah Sepulchre, professeure en communication à l'UCLouvain, spécialiste des séries télé et coordinatrice académique du master en études de genre.

Lorsqu'on pense aux héros de notre enfance, on pense rarement à des héroïnes.

Les recherches montrent que les femmes et les filles sont sous-représentées dans la fiction en général, mais aussi dans la fiction pour enfants. Ce qui vaut pour les magazines comme pour les dessins animés. Dans les années 1980, une étude s'était intéressée à la consommation des programmes TV. Quand on demandait aux enfants ce qu'ils regardaient et aimaient, les filles citaient *Albator* et *Goldorak*, mais les garçons ne mentionnaient jamais de personnage féminin. Parce que l'offre des filles, c'est *Candy*, des histoires d'amour bleuettes, là où les garçons avaient l'action et l'aventure. C'est un cercle vicieux : comme les personnages féminins ne sont soi-disant pas appréciés, on ne développe pas ces personnages, qui restent très secondaires. Cette dynamique a commencé à se briser à la fin des années 1990 avec des personnages féminins qui ont commencé à être cités par garçons et filles, le premier étant Buffy. Aujourd'hui, on voit qu'il y a moins de difficulté à faire le pari d'un rôle principal féminin dans les films, par exemple, c'est plus accepté. Et comme les personnages sont plus construits, plus intéressants, ils sont plébiscités. Quelque part, le fait qu'il y a eu un travail de déconstruction sur les assignations de genre a permis de creuser des personnages féminins plus profonds, alors que la masculinité, elle, n'a pas vraiment été remise en question.

N'est-il pas aussi plus difficile pour un garçon d'afficher son intérêt pour Candy ? Il y a une forme de conditionnement social...

Très certainement à l'époque, et c'est encore en partie le cas. Il reste beaucoup plus difficile pour un garçon de dire qu'il aime *Mon petit poney*. De manière générale, dans la société, il y a une hiérarchie entre ce qui relève du champ masculin et du champ féminin. Une femme qui se dit fan de science-fiction, c'est valorisé ; un homme qui se dit fan



de *Mon petit poney*, c'est dénigré, moqué (la communauté des *Bronies*, contraction de *brothers* et *ponies*, existe réellement, NDLR).

Ces dernières années, de nombreux dessins animés ont bouleversé les stéréotypes, avec des héroïnes musclées, de l'homoparentalité, des personnages diversifiés, notamment sur les plateformes de streaming comme Netflix.

Cela s'explique par un faisceau de facteurs : la multiplication des médias, notamment de niche, une plus grande segmentation des publics et une évolution des mentalités. A une époque où vous n'aviez que quatre à cinq chaînes, les produits étaient pensés pour toucher un public massif. Aujourd'hui, les plateformes connaissent de manière beaucoup plus fine le comportement et les goûts du public, parce qu'elles peuvent le tracer. Amazon a par exemple très vite ciblé des publics LGBTQI+. Ils pouvaient se le permettre, parce que l'enjeu n'est pas d'atteindre des centaines de milliers de téléspectateurs, comme une chaîne de TV américaine. Par ailleurs, les mentalités évoluent avec une meilleure connaissance de la notion de diversité. Les féministes et les mouvements noirs ont mené un travail d'éducation de fond sur l'importance de montrer des personnages non blancs avec des cheveux crépus. Le dessin animé *Mon petit poney* est un exemple intéressant. Ils ont développé des personnages féminins qui ont des identités fortes, avec des valeurs de sororité, d'amitiés mises en avant. Ce ne sont pas des chipies : elles s'entraident. Après, tout n'est pas magnifique et génial. Ces évolutions sont beaucoup trop lentes : les personnages de femmes ou de filles sont encore souvent dans une posture de maternité ou de soins, elles doivent tomber amoureuses sinon leur vie est ratée, et il y a encore beaucoup de personnages « quota », avec le syndrome de la mort précoce des personnages LGBT et non blancs. Mais on vient de loin.

Vous parlez des personnages quota. C'est un reproche récurrent qui est fait à ces plateformes : à vouloir cocher toutes les cases de la diversité, on se retrouve avec des personnages creux, politiquement corrects.

C'est juste. Mais les publics ne se laissent plus faire, et ça, c'est nouveau. Globalement, la tendance reste positive, on s'habitue à des personnages non blancs auxquels s'identifier.

Qu'est-ce qui fait qu'un personnage marque plus qu'un autre ?

Peut-être parce qu'il marque une forme de rupture, de nouveauté. Fifi Brindacier est un personnage incroyable pour les années 1960. Tout est disruptif : sa manière d'être, de s'habiller, sa coiffure ; elle est forte, elle vit seule, elle dirige la narration. C'est presque incroyable qu'elle existe à une époque où il n'y avait pas énormément de personnages féminins. Ça choquait, mais ça choquait en amusant. C'est un personnage improbable, très intelligemment mené. Quant à Goldorak – et, avec lui, Albator, Capitaine Flam –, c'est le choc de la janimation. On n'avait jamais vu ce genre de personnages à la télévision française, où on produisait des choses très enfantines comme *Chapi Chapo* ou *Le manège enchanté*. On avait encore cette idée que les dessins animés, c'était pour les enfants, les jeunes enfants. Cela va d'ailleurs poser problème pour *Goldorak* et, par la suite, pour les *Chevaliers du Zodiaque*, dont on va censurer les combats trop sanglants, en faisant une série un peu cucul.

C'est ce qui explique le malaise Nicky Larson, ce personnage notoirement pervers diffusé dans le Club Dorothée ?

Oui [elle rit]. Je me souviens d'un épisode de *Juliette, je t'aime* où l'héroïne est saoulée après avoir bu du saké. Sauf que cela avait été présenté comme du jus de fruits dans la version française. Donc, on ne comprenait rien. La culture du manga et de la janimation était totalement méconnue à l'époque, on parlait de « mauvais dessins animés japonais », « violents et mal faits », de « sous-télé ». Aujourd'hui, c'est vraiment reconnu et apprécié comme un genre à part entière.

Les personnages les plus marquants semblent correspondre à une période assez précise : la fin de l'enfance, la préadolescence. Est-ce que cela correspond à un moment clé ?

Le développement cognitif est tel pendant l'enfance qu'il y a une fenêtre de tir assez courte pour qu'un personnage marque. Si on réfléchit bien, il n'y a pas un seul héros de notre enfance mais plusieurs, selon qu'on remonte un peu plus tôt en âge. Seulement, on a tendance à valoriser ceux de l'adolescence, car cela marque l'entrée dans une consommation, une identité d'adulte. Les personnages de l'enfance sont plus dégradés rétrospectivement, classés comme moins importants.

Fifi Brindacier, Goldorak, Mario et Son Goku :

« Aujourd'hui, on voit qu'il y a moins de difficulté à faire le pari d'un rôle principal féminin dans les films, par exemple, c'est plus accepté », estime Sarah Sepulchre.

© DR.



On a tendance à valoriser les héros de notre adolescence, car cela marque l'entrée dans une consommation, une identité d'adulte

Sarah Sepulchre

Professeure en communication à l'UCLouvain



Grâce à l'élevage en captivité réalisé par Pairi Daiza, Natagora multiplie les chances d'avoir des survivantes après avoir lâché les rainettes dans la nature.

© SYLVAIN CRASSET.

Des subsides pour les particuliers qui restaurent leur environnement

Pour restaurer l'environnement des rainettes, Natagora recrée des mares dans des réserves naturelles. « On creuse des mares peu profondes mais avec des bords assez hauts, ce qui permet d'avoir des zones avec un peu d'eau qui se réchauffe assez vite, et qui ne contiennent pas de poisson », se réjouit Charles Carels. « Protéger la rainette va susciter plus d'attention à l'égard de ces milieux. » Un programme de la Région wallonne permet d'ailleurs aux agriculteurs et aux particuliers d'obtenir des subsides pour le creusement de mares. F.H. (ST.)

D'herbivore à carnivore, une métamorphose énergivore

Quand elle a encore la forme d'un têtard, la rainette verte est herbivore. Elle fait ses réserves de nourriture dans sa queue. Au moment où ses pattes se développent, le têtard va arrêter de manger pendant toute cette période de trois jours. Les grenouilles survivent grâce à l'énergie qui subsiste dans leur queue, qui se résorbe, jusqu'à disparaître une fois qu'elles ont leurs quatre pattes. « A ce moment, elles deviennent carnivores. Elles sortent de l'eau, et n'y retourneront pas avant de se reproduire », explique le bénévole de Natagora. F.H. (ST.)

Des prédateurs... humains

Même quand elle bénéficie d'un milieu adapté, la rainette verte a des tas d'ennemis. Il s'agit souvent d'oiseaux, comme le héron. Mais il y a plus original. « On reste relativement discret sur les endroits où on lâche les rainettes, surtout vis-à-vis des amateurs de terrariophilie », explique Charles Carels. Pascal Dortu confirme : « Il y a des vrais amateurs, des vrais bornés, qui veulent avoir ça chez eux parce que ça a disparu de Wallonie... comme pseudo-animal de compagnie, quoi... » F.H. (ST.)